



CICR

29-05-2009 Éclairage

## Comité international de la Croix-Rouge

Document imprimé depuis le site web du CICR

URL : <http://www.icrc.org/web/fre/sitefre0.nsf/htmlall/lebanon-feature-290509>

### Liban : Mohamed, jeune victime d'une bombe à sous-munitions

**Au Sud-Liban, un technicien orthopédiste aide les victimes de bombes à sous-munitions à retrouver un semblant de vie normale. Il s'est notamment occupé avec succès d'un garçon qui n'avait que 11 ans lorsqu'il a perdu ses deux jambes.**

C'est au moment le plus difficile de sa courte existence que Mohamed Hajj Moussa a vu sa vie étroitement liée à celle de Bassam Singer. « J'ai rendu visite à Mohamed pour la première fois peu après son accident. Avant de nous occuper de ses prothèses, nous avons dû lui remonter le moral, car il était déprimé et très triste », raconte doucement le technicien orthopédiste. Mohamed est assis en silence à côté de lui.

Mohamed a beaucoup de peine à parler du jour où sa vie a basculé. Il raconte son histoire de façon hésitante, en quelques phrases courtes, puis se met à pleurer silencieusement. C'était le 11 août 2006, 13 jours à peine avant son 12e anniversaire. « Je suis allé chercher de la nourriture avec mon père pour quelques personnes qui étaient bloquées à Smaïya », explique-t-il laconiquement.

La guerre faisait rage dans le Sud-Liban. Sur leur moto, Mohamed et son père avaient l'impression qu'un cessez-le-feu avait été décrété. Par conséquent, ils se sentaient relativement en sécurité. Quand soudain, la moto a buté contre un obstacle sur la route.

#### « Quelque chose a explosé »

« Mon père a été blessé et moi je suis tombé dans un trou. Je me souviens que quelque chose a explosé. » Lors de la déflagration, la bombe à sous-munitions a enflammé le corps de Mohamed. « Un chien m'a aidé en me tirant par le pull jusqu'à la rivière. Les volontaires [de la Croix-Rouge] m'ont sorti de l'eau. Je me souviens que je ne tenais plus sur mes jambes. » Il se rappelle aussi avoir supplié les volontaires d'emmener son père, qui était couché un peu plus loin. En effet, l'équipe de premiers secours en arrivant sur les lieux n'avait pas remarqué ce dernier tout de suite.

Les blessures du père de Mohamed n'étaient pas trop graves. En revanche, l'enfant a perdu ses deux jambes et porte aujourd'hui encore les traces de terribles brûlures. Bassam Singer précise que la réadaptation physique avec les prothèses a été « très douloureuse » en raison de ces blessures : « Il souffrait terriblement lorsqu'on touchait ses jambes. »

Avant que Mohamed ne vienne au centre orthopédique de Bassam Singer à Saïda, il a subi une série d'opérations chirurgicales et suivi de longues séances de physiothérapie. Le technicien était déjà à ses côtés : il lui rendait visite dans le camp palestinien de Rashidiyyeh, près de la ville de Tyr, plus au sud. Les Moussa sont une des nombreuses familles de réfugiés palestiniens au Liban.

#### Un travail de longue haleine mais bénéfique

Après plusieurs opérations chirurgicales, Mohamed a commencé un travail de longue haleine au centre orthopédique : il devait s'exercer quatre heures par jour. Il s'y est tenu, à la grande satisfaction de son mentor. « Mohamed est très coopératif par nature. Il a fait preuve d'une grande volonté et s'est rapidement amélioré. Durant la dernière phase du travail de réadaptation, il était même capable de monter des escaliers tout seul », ajoute Bassam Singer.



Mohamed a été gravement blessé par une bombe à sous-munitions à l'âge de 11 ans.

©CICR/VII/Franco Pagetti/v-p-lb-e-01099



Mohamed au centre de réadaptation physique de Bassam M. Singer à Saïda.

©CICR/VII/Franco Pagetti/v-p-lb-e-01214

Le garçon doit toutefois faire l'objet d'un suivi attentif : il recevra une nouvelle paire de prothèses chaque année jusqu'à la fin de sa croissance et se rend au centre une fois par mois pour que l'on contrôle que ses membres artificiels sont bien ajustés.

Le cas de Mohamed n'était pas nouveau pour le spécialiste libanais : « Dans notre centre, près de 80 % des patients souffrent de blessures dues, soit à des bombardements israéliens, soit à des mines ou à des bombes à sous-munitions. »

Ce n'est pas ce à quoi s'attendait Bassam Singer, aujourd'hui âgé de 34 ans, lorsqu'il a ouvert son centre, après avoir suivi une formation dispensée par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) au début des années 90, au lendemain de la guerre civile au Liban. Il pensait plutôt s'occuper de personnes amputées à la suite d'un accident de la route ou de diabète grave.

### Nouvelles flambées de violence et nouvelles victimes

Au lieu de cela, les flambées de violence récurrentes au Liban continuent à faire de nouvelles victimes. « Bon nombre de nos patients viennent du Sud-Liban et sont dans le même état que Mohamed, voire pire », explique Bassam Singer. Les personnes qui travaillent dans des zones contaminées par des mines, notamment les travailleurs agricoles et les bergers, sont fréquemment victimes de ces engins.

Paradoxalement, le retrait des troupes israéliennes du Sud-Liban en mai 2000 a provoqué un afflux de patients. « Les gens étaient tellement heureux qu'ils couraient et sautaient partout. Malheureusement, certains ont été blessés par des armes à sous-munitions et des mines », raconte le technicien. Ce jour-là, il a dû prendre en charge 25 cas d'amputation.



Mohamed se rend au centre de réadaptation physique de Bassam M. Singer à Saïda.  
©CICR/VII/Franco Pagetti/v-p-lb-e-01210

S'il est particulièrement inacceptable que des enfants soient victimes de bombes à sous-munitions – comme c'est si souvent le cas –, ils s'en remettent paradoxalement beaucoup plus facilement. Selon Bassam Singer, Mohamed peut recommencer une nouvelle vie. « Par la suite, il pourra même travailler comme un adulte normal, alors qu'une personne plus âgée aura davantage de difficultés à s'adapter à un nouvel handicap. »

Pour l'heure, Mohamed doit toutefois rester chez lui. L'école gérée par l'UNRWA – l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient – dans son camp de réfugiés ne dispose pas des infrastructures nécessaires pour accueillir des enfants handicapés. Ses parents sont très pauvres – son père ne peut pas travailler et sa mère subvient aux besoins de toute la famille en faisant des ménages. Ils n'ont donc pas les moyens de l'envoyer dans une institution privée. Néanmoins, Mohamed garde bon espoir. « Ce qui importe le plus pour moi, c'est de pouvoir recevoir une éducation et travailler », affirme-t-il d'un air enthousiaste.

